

Warm, une proposition audacieuse en cirque *Page E 3*



Vie et mythologies de **Roland Barthes** *Page E 8*

Culture & Livres

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 JUILLET 2015



Keith Urban

MIKE WINDLE GETTY IMAGES/AGENCE FRANCE-PRESSE

La percée **country** du Festival d'été de Québec

ISABELLE PORTER
à Québec

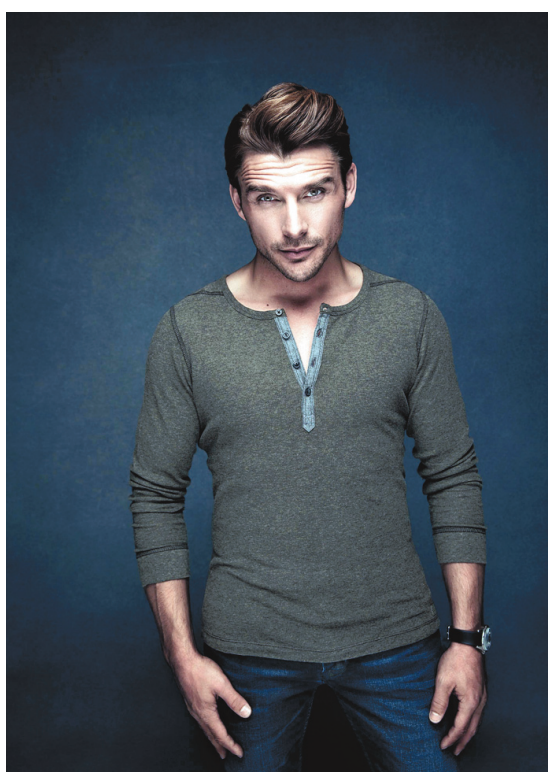
Traditionnellement boudé par les Québécois, le country fait son entrée au Festival d'été par la grande porte sur les Plaines avec Keith Urban, Bobby Bazini et Robby Johnson. Regard sur un pari téméraire qui pourrait malgré tout se révéler payant.

« **C'**est à peu près le seul genre de musique qui n'était pas représenté dans notre programmation. On a l'intuition que le moment est arrivé de faire ça, explique Louis Bellavance, le directeur de la programmation. Il concède que ce n'est pas un choix évident. On le sait, le Québec n'est pas un marché traditionnel du country. On est peut-être le seul territoire en Amérique du Nord qui n'est pas fou du genre. »

Mais le country américain se rapproche de plus en plus de la musique pop. On parle de « nouveau country » avec moins de violon, moins de guitare slide et plus de guitare électrique. Des artistes populaires comme Taylor Swift vont d'un genre à l'autre avec succès tout en renouvelant le bassin d'adeptes. « On pense que ces artistes-là sont capables d'aller chercher une clientèle beaucoup plus jeune même au Québec », poursuit M. Bellavance.

Pour partir le bal, le festival mise sur Keith Urban, qui en plus d'être une mégavedette du genre, est une vedette de la télévision et une vedette tout court, puisqu'il est l'époux de la non moins connue actrice Nicole Kidman. « On a voulu aller vers un artiste qui s'identifie avant tout au country, mais a une résonance un peu plus large », poursuit-il.

Un éventuel succès permettrait à l'organisation d'élargir son éventail de grandes vedettes



Robby Johnson

FESTIVAL D'ÉTÉ

capables de faire les Plaines, un souci persistant à l'interne.

« Si on peut ouvrir cette porte-là, on vient de se donner accès peut-être à une tête d'affiche d'envergure par année, dit-il. On se fait souvent dire: "Ceux-là, vous les avez déjà faits." Les gens demandent qui on va faire venir après Sting, Elton John et compagnie. »

Le fabuleux destin de Robby Johnson

L'autre force des artistes country est leur habitude des scènes extérieures. « Ces artistes-là ont

une culture du spectacle extrêmement forte. C'est une musique qui se vit dans le spectacle depuis toujours. Ça fait partie de la tradition, dit-il. Les musiciens de toutes les positions sont toujours à couper le souffle. Il n'y a pas de musiciens moyens qui se frayent un chemin dans cette culture-là. »

Fait intéressant, on pourra entendre en première partie un chanteur québécois qui fait fureur aux États-Unis. L'histoire de Robby Johnson est digne d'un conte de fées. Encore tout récemment, ce Beauceron travaillait sur les routes de la rive sud de Québec comme représentant commercial. Découvert sur YouTube par un gros producteur de Nashville (Jimmy Nichols), il vient de déménager aux États-Unis avec toute sa famille et s'est produit à David Letterman avant même que son premier album soit sorti. Adepte du « nouveau country », il promet de jouer aussi sur les Plaines du « bon vieux country » façon Garth Brooks en plus de son répertoire personnel.

Il aime le country parce que c'est une « musique terre à terre qui guérit les bobos ». « Ça te parle vraiment. C'est des situations de la vie courante », expliquait-il lors d'un entretien récemment. Les paroles sont plus intelligentes, plus « profondes », poursuit-il. Johnson a découvert cet univers lors des étés de son enfance avec sa famille maternelle, qui vivait au Connecticut. Sylvain Robitaille s'est toutefois donné le nom d'artiste de Robby en hommage à la chanteuse Alys Robi, une lointaine parente.

Y a-t-il un public québécois pour cette musique? « Définitivement », répond-il. La musique québécoise à la radio, ça ressemble beaucoup au nouveau country. Kain, par exemple, pourrait jouer sur des radios country si c'était en anglais. »

Pourtant, de l'aveu même de Louis Bellavance, les spectacles country présentés ces dernières années au Festival d'été ont mal fonctionné. On parlait toutefois de petites scènes,

VOIR PAGE E 2 : COUNTRY



TIFFET

La colère oubliée de Marie Vieux-Chauvet

CATHERINE LALONDE

Il est des livres dont l'histoire même semble littérature. Qu'on pense à la malle pleine de manuscrits retrouvée chez Fernando Pessoa à son décès, alors que l'auteur n'avait publié de son vivant qu'un seul titre. A Franz Kafka, qui avait demandé à son ami et exécuteur testamentaire de détruire tous ses manuscrits, décision que Max Brod ne saura tenir et qui fera que certains textes de l'écrivain autrichien, de legs en legs, ont été retrouvés en 2013 seulement dans un appartement de Tel-Aviv envahi par les chats. On pourrait ajouter John Kennedy Toole, Goliarda Sapienza, et de nombreux autres à cette liste, et la poursuivre encore. Une liste où se trouve aussi *Amour, Colère et Folie*, de l'Haïtienne Marie Vieux-Chauvet. Un roman-hydre à trois têtes, réédité par les éditions Zulma, qui entrouvre ainsi la porte des oubliettes où François Duvalier l'avait jeté.

C'est une histoire ocellée de rumeurs autant que de souvenirs et de faits. Marie Vieux-Chauvet, née d'une bonne famille bourgeoise de Port-au-Prince, écrit, lit, discute, mène une « vie littéraire ».

L'écrivain Anthony Phelps, né en 1928, maintenant autant Québécois qu'Haïtien, se rappelle l'avoir rencontrée en 1959, au moment où il fréquente un groupe de jeunes poètes. Avec Roland Morisseau, Davenport, René Philoctète et Serge Legagneur, il est reçu par Marie Chauvet les dimanches, parmi ses invités. Salon littéraire, loin du poli-

tique, on y écoute la radio culturelle, on y refait le monde. « Ces réunions étaient une bouffée d'air frais dans le climat de violence du duvaliérisme », s'est souvenu Phelps pour *Le Devoir*. Car en 1957, rappelons-le, Papa Doc est devenu dictateur, « président à vie » jusqu'à son décès, en 1971. « La dictature de François Duvalier s'installait de plus en plus, poursuit Phelps. Emprisonnements, disparitions, meurtres étaient monnaie courante. » Trois neveux de Marie Vieux-Chauvet ont ainsi disparu, parmi les victimes du régime.

Ce qui n'empêchera pas Vieux-Chauvet d'écrire, en 1964, les trois récits *Amour, Colère et Folie*. Les tontons macoutes y deviennent « chef » ou « hommes en noir ». Mais la critique politique et sociale reste limpide. Elle cingle non seulement le pouvoir, mais également — surtout? — la lâcheté de la bourgeoisie et de l'aristocratie.

La rumeur, toujours elle, veut que Simone de Beauvoir, à qui Vieux-Chauvet vouait une grande admiration, ait piloté le manuscrit chez Gallimard. Le livre est publié en 1968.

Une plume explosive

Dany Laferrière rappelle, dans la postface de l'ouvrage, que puisque Vieux-Chauvet « n'avait produit que quelques légers récits, personne dans son entourage ne semblait avoir pris la mesure du manuscrit qui s'est révélé être une déconstruction en règle de la dictature. Un texte crépitant d'intelligence, précis et violent. [...] Marie Chauvet ne s'était pas contentée d'une facile analyse de la dictature, elle a poussé ses enquêtes jusque dans les

VOIR PAGE E 6 : CHAUVET

CULTURE

Réinvention des traditions

Le Mondial des Cultures renouvelé prend l'allure d'une miniexpo universelle

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour sa 34^e édition, le Mondial des Cultures de Drummondville change de visage tout en renouant avec ses racines. Exit le volet des concerts populaires conviant les Éric Lapointe, Gregory Charles, Edith Butler et consorts, programmés parallèlement aux ensembles folkloriques du monde. À ces derniers se greffent maintenant de manière plus intégrée d'autres artistes incarnant les cultures d'ici et d'ailleurs, souvent métissées au goût du jour, en musique comme en danse ou en arts du cirque. Cap sur la petite « réinvention des traditions » que promet l'événement, du 9 au 19 juillet.

« C'est un peu un retour vers le futur, explique Charles Guillemette, directeur général du Mondial. On revient à l'idée faire découvrir différentes facettes des cultures autour du monde. C'est un grand tournant pour le Mondial. »

Après un remue-ménages élargi, l'équipe du festival a retenu quelques mots d'ordre découlant entre autres de ce que recherchaient et préféraient les festivaliers : proximité, découvertes festives, échanges. La programmation converge plus que jamais sur le site du parc Woodyatt qui se transforme en minicapitale multiculturelle. La promenade y traversera des « quartiers » à l'ambiance inspirée de trois régions du monde : l'Asie, la Méditerranée et la Scandinavie. Kiosques d'artisans, restaurants aux gastronomies diverses, animation de rue jalonnent une promenade reliant



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pierre Kwenders, Québécois d'origine congolaise, sera de la fête avec son afrobeat teinté d'électro et de rumba congolaise.

les secteurs.

Le tout, « sans tomber dans les clichés de la tour Eiffel », promet le directeur. L'idée de rééditer chaque année une miniexposition universelle a d'ailleurs traversé les ré-

flexions entourant le remaniement stratégique de l'événement. « Mais c'est surtout la façon de présenter les spectacles qui change, poursuit-il. On ne mise plus sur les gros spectacles de soir. Et on diversifie les dis-

ciplines qu'on présente. »

Une grande place publique

La scène centrale a été rebaptisée Piazza, place publique où se succéderont chaque jour des performances artistiques ou des événements, tel le Holi, cette célébration du printemps en Inde où l'on s'asperge de poudres colorées. Chaque jour promet son temps fort, comme la visite des Castellers de la Vila de Gràcia, qui érigeront l'une de leurs vertigineuses tours humaines (10 juillet) entre deux prestations données dans le cadre de Montréal complètement cirque. Au détour de la promenade, on pourra aussi écouter un conteur ou s'initier aux rites amérindiens. En musique, sur la Piazza ou sur les scènes payantes, on entendra tantôt un Pierre Kwenders, Québécois d'origine congolaise dont la musique afrobeat se teinte d'électro et de rumba congolaise, tantôt la pop folk plante de l' Australien (et un peu Québécois d'adoption) Kim Churchill, le punjabi électro-celtique des Canadiens Delhi 2 Dublin ou le blues trempé dans les traditions musicales de l'Est de Harry Manx. Hommages à Johnny Cash et Santana en prime.

La fête continue de mettre en valeur les ensembles de danse folklorique du monde entier. Cette année, ils viennent du Népal, de l'Inde, des États-Unis, de Martinique, du Sénégal, du Mexique, du Canada, de la Colombie, de l'Arménie, de la Pologne, de la Slovaquie, du Bangladesh, de la Roumanie et de l'Ouzbékistan. Ils donnent le coup d'envoi du festival lors du gala d'ouverture du 9 juin et proposent des spectacles en plus des rencontres plus spontanées avec les visiteurs, où ceux-ci peuvent s'initier aux danses du monde.

Le traditionnel défilé à tra-



DOG MY CAT RECORDS

Le Mondial présentera le blues trempé dans les traditions musicales de l'Est de Harry Manx.

vers la ville (12 juillet) se déploie sous le thème du carnaval. « Autant celui de Rio que ceux qu'on retrouve en Europe », précise M. Guillemette. L'organisation en profite pour secouer un peu les habitudes du public — qui venait passivement installer sa chaise le long du parcours pour regarder le défilé — afin de le faire participer plus activement. « On demande aux gens de faire du bruit en apportant des sifflets, de décorer leur balcon, de porter les couleurs du festival [fuchsia, orange et bleu] », ajoute le directeur. Le parcours a également changé pour se rapprocher du centre et des gens en privilégiant les petites rues au détriment des plus grandes avenues. La procession festive démarre et se termine au parc Woodyatt.

Collaboratrice
Le Devoir

Un îlot culturel nommé famille

Dans la microcapitale culturelle du Mondial des Cultures, la promenade du parc Woodyatt mène aussi à un site destiné aux enfants et à la famille (Espace Hydro-Québec). Les petits pourront y découvrir des animaux exotiques en plus des spectacles et autres activités interactives proposées. L'ensemble folklorique du Mexique s'y produira le vendredi 10 juillet. Il fera découvrir les danses et chants fondateurs de ce pays. Le même jour, un atelier de cirque se déroule en compagnie des clowns Alexo et Bisha, déjà vus sur les scènes du Cirque du Soleil entre 2004 et 2010.

5^e Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique : Grégoire Legendre

23 juillet au 5 août

festivaloperaquebec.com

L'Amour de loin

Saariaho / Maalouf
Robert Lepage, mise en scène
30 juillet, 1, 3 et 5 août à 20 h
Grand Théâtre de Québec

De Bernstein à Plamondon

Marie-Josée Lord, Marc Hervieux
Gino Quilico
28 juillet à 20 h
Cour du Vieux-Séminaire

De Lully à Rameau

Les Violons du Roy
25 juillet à 20 h, Palais Montcalm

Arthur

Nathalie Magnan
24, 27, 29, 31 juillet à 20 h
et le 26 juillet à 15 h
La Maison jaune

Diva by Night

Natalie Choquette
23 juillet à 20 h
24 juillet à 20 h SUPPLÉMENTAIRE
Grand Théâtre de Québec

Et plusieurs autres activités...

1 877 643-8131 billetech.com

Conseil des arts
et des lettres
Québec

33 33

VILLE DE
QUÉBEC

l'accent
d'Amérique

Canada

Québec
Office de Tourisme de Québec

ICI

RADIO-CANADA

COUNTRY

SUITE DE LA PAGE E 1

insiste-t-il. « Mais j'ai confiance à cause de ce qui s'est passé avec la musique électronique. Les expériences qu'on a faites en électronique sur d'autres scènes n'avaient pas été très convaincantes non plus. Pourtant, sur les Plaines, c'est la folie. »

En effet, l'ElectroFEQ, lancé en 2012, attire depuis des dizaines de milliers de personnes à chaque fois. « Je pense qu'à Québec en particulier, on a une clientèle qui adore les grands événements. [...] Quand on fait 40 000, 50 000 personnes sur les Plaines en électro, ce ne sont pas tous des maniaques du genre, mais ils se disent que c'est le truc à ne pas manquer. »

C'est d'ailleurs la soirée électro qui lancera le festival le jeudi 9 sur les Plaines avec Skrillex,

qui avait fait un tabac il y a trois ans. L'organisation a eu droit à son lot d'imprévus ces dernières semaines avec la blessure de Dave Grohl des Foo Fighters — qui a malgré tout confirmé sa présence —, l'annulation de Megadeth en clôture et l'ajout de Megadeth la veille. Les attentes sont également très élevées pour le concert historique des Rolling Stones le 15. Mais *Le Devoir* sera aussi là pour vous parler d'artistes moins connus et de troupes à faire sur toutes les scènes. En plus de l'auteur de ces lignes, cela vous sera conté par Sylvain Cormier et Philippe Papineau à compter de jeudi.

Le Devoir

CULTURE › CIRQUE



SOPHIE COLLEU

Dans *Warm*, les deux acrobates se livrent à une épreuve de force.

MONTREAL COMPLÈTEMENT CIRQUE

Battre le fer quand il est chaud

Un tandem acrobatique colombien, galvanisé par les contraintes physiques

ISABELLE PARÉ

Attention, chaud, très chaud. Avoir chaud, au sens propre comme au figuré, aller jusqu'au bout, jusqu'au corps peut aller lorsqu'il est poussé dans ses derniers retranchements, lorsque plongé dans une chaleur extrême, jusqu'au bout du désir.

Ce thème torride, c'est le sujet de prédilection de *Warm*, performance brûlante comme les braises de David Bobée exécutée par deux acrobates devant 100 projecteurs fumants sur un texte sulfureux du poète Ronan Chéneau.

L'épreuve de force, rarement présentée en raison de son coefficient de difficulté élevé, sera présentée quatre soirs à Montréal complètement cirque par le tandem colombien d'acrobates El Nucleo, sur le plateau de l'Espace Go. La même salle avait accueilli en 2012 *Cannibales*, une autre proposition crue de Bobée distillée sur un texte de Chéneau, où un jeune couple s'immolait par le feu!

«C'est un spectacle sur la chute, la souffrance, le renoncement, les limites physiques du corps», explique au bout du fil Wilmer Marquez, artiste polyglotte qui, avec son complice Edward Aleman, a accepté de relever ce défi fou, lancé lors d'improvisations par David Bobée.

Feu, le cirque

Pendant quarante minutes, les deux acrobates, livrés comme des poulets à rôtir au feu des projecteurs, se livrent à une preuve de force. Équilibres et figures de main à main se muent en sport extrême quand les artistes, plongés dans la moiteur et éblouis par la lumière aveuglante, avancent à tâtons. «Lors d'improvisations où les artistes se plaignaient de la chaleur des projecteurs, David a eu l'idée de travailler avec cette chaleur pour voir comment nos corps allaient s'adapter. On a trouvé l'idée géniale. Sortir de notre zone de confort nous aide à chercher plus loin. Ces conditions commandent une confiance extrême en l'autre. Être dans cette chaleur torride, avec cette musique, ce texte intense, c'est puissant», ajoute Wilmer.

Histoire de battre le fer pendant qu'il est chaud, Chéneau évoque, lui, le choc des chairs entre deux corps d'hommes, la luxure d'une femme, la dou-

leur doublée de désir, de rêve et de cauchemar, dans un texte ardent lu par Séverine Raigne. Une prestation où poésie et performance exultent devant et avec le public, immergé lui aussi dans la touffeur du moment. «*Warm*, ce n'est pas que du cirque, c'est 40 minutes d'expérience théâtrale. C'est épuisant, je perds trois kilos chaque fois», confie Wilmer.

Qui sommes-nous?

Le même tandem pousse aussi loin la complicité dans *Quien Soy?*, une autre performance présentée au Théâtre Outremont, cette fois ficelée autour de l'histoire des deux acrobates de Bogotà, inséparables depuis l'enfance. Amateurs de capoeira, de gymnastique et de musique, les jeunes artistes, soudés depuis l'adolescence, ont usé leurs semelles sur les places de la capitale colombienne, avant d'apprendre les rudiments du métier en compagnie du cirque colombien La Gata. Remarqué par des recruteurs, le duo est allé aiguiser son talent au Centre national des arts du cirque (CNAC) de Châlons-en-Champagne en France.

A leur sortie de l'école, Wilmer et Edward pondent *Quien Soy?*, une pièce inspirée de leur propre vie, d'El Nucleo — le noyau, nom de leur troupe —, teintée par leur style explosif, performatif, limite casse-cou. Entourés de blocs de bois, les deux acrobates composent et décomposent leur univers, métaphore du puzzle qu'est devenue leur propre vie. Le spectacle qui tourne depuis deux ans a été chaudement applaudi au Festival d'Avignon l'été dernier. «L'idée des cubes, c'est celle d'univers qui se métamorphosent. Notre vie, c'est la rencontre de deux univers. Qui sommes-nous? Français, Colombiens, à créer des espaces, des tableaux où l'on ne cherche pas à créer un cirque beau et pur, mais à exposer notre réalité, à partager notre fatigue, notre souffle. On tombe et retombe jusqu'à l'épuisement, sans s'arrêter, comme des enfants», explique Wilmer.

Entre danse, main à main, acrobaties au sol, les deux athlètes, toujours spartiates, poussent encore une fois leur corps jusqu'à l'épuisement. Yeux fermés, mouvements inversés, déséquilibre: les écueils, les blessures, les contraintes nour-

rirent leur soif d'exploration. Une blessure à une épaule est ainsi devenue l'alibi pour créer toute une série d'équilibres et de portés sur la tête. «*Les obstacles nous permettent d'être plus créatifs*, soutient Wilmer, et nous amènent là où on ne serait peut-être jamais allés.» A découvrir, yeux grands ouverts.

Le Devoir

WARM

El Nucleo
À l'Espace Go du 4 au 7 juillet

QUIEN SOY?

Au Théâtre Outremont du 9 au 12 juillet

JAZZ

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

La voie intérieure d'Hindi Zahra

YVES BERNARD

Il y a cinq ans, Hindi Zahra avait charmé avec *Hand Made*, un premier disque aux allures de néofolk vagabond, confectionné avec la précision de l'orfèvre. La voici de nouveau avec *Homeland*, qui incarne sa terre qu'elle recherchait, mais qui est devenue plus intérieure que géographique. Pour la trouver, elle s'est installée à Marrakech, puis dans des grottes marocaines. Elle propose le contenu du nouveau disque avec une nouvelle équipe ce dimanche 5 juillet au Club Soda.

«*Mon homeland, je ne sais pas où il est, et peut-être qu'il est en moi*», dit Hindi Zahra. Ce disque m'a donné beaucoup de réponses sur moi en retournant chez moi, en essayant de repartir de l'artisanat, en repartant du silence aussi, de la montagne, de la grotte; d'être devant l'océan et de donner un sens à ma musique. Pourquoi je fais ça? Il faut que je fasse de la musique que j'aime, pas forcément de la musique plus marocaine. Et ce que j'aime, c'est les voyages, parce que je suis fille de Touareg, parce que ma vie a toujours été le voyage et l'exil. Du coup, je me suis retrouvée avec le disque de ma vraie histoire.»

Elle a donc choisi Marrakech, une ville dont elle ne connaissait à peu près rien, pour préserver cette part d'inconnu et vivre «une espèce de vérité organique», comme elle le dit: «*Sur la pochette du disque, je suis dans un atelier des ferronniers. Ces gens travaillent une matière qui est difficile, et c'est ce rapport de l'homme avec la matière que lui donne la terre qui me fascine.*»

Homeland est un disque de lumière, celui d'un artiste qui sent avoir trouvé sa voix artistique, intérieure et amoureuse. Plusieurs textes en font foi et sur *The Moon Is Full*, Zahra finit par chanter: «*This is the beginning of an endless love*» sur un folk rythmé et atmosphérique. «*Oui, c'est la lumière*», s'exclame-t-elle, heureuse qu'on lui ait fait la remarque. «*Quand j'ai travaillé sur le disque, je me levais à 3h30 du matin et je commençais l'écriture à 4 h. J'avais besoin de la nuit*

et de la lumière qui va arriver. Quand j'étais dans les grottes, il n'y avait pas d'électricité, alors quand c'est la pleine lune, wow!»

Place aux percussions

Dans ce deuxième disque, Hindi Zahra laisse une plus grande place aux percussions, cela à cause de la rencontre avec l'excellent Rhani Krija, qui collabore à cinq pièces. Les rythmes sont variés, de Cuba au Brésil et au Cap-Vert, mais parfois volontairement mélangés pour créer une sorte de flou. *Homeland* est également ponctué de quelques titres avec un quatuor à cordes, mais au début, l'artiste attaque en rock blues touareg avec Bombino à la guitare. «*Je l'ai fait pour me rapprocher de l'esprit berbère. J'ai voulu connaître le parcours géographique de la tribu de mon père, voir leur voyage de la Mauritanie au sud du Maroc. J'ai voulu choisir le rythme de ma tribu et je parle de la force des peuples des montagnes, de ces pêcheurs qui vivent avec les éléments de façon brutale et brute. Et Bombino est le Touareg par excellence, le voyageur, le musicien et le sage, parce qu'il est tellement jeune, mais quand on le voit jouer, on se dit qu'il doit avoir 120 pages.*»

Reste ces quelques accents de guitare espagnole, ce folk pop délicat, cette trompette discrète, cette mélancolie aussi lumineuse que les textes qui se transmettent dans le chant, ces touches de soul funk en douce, cette guitare chaabi sur un air capverdien et tout ce travail avec les voix. «*Je n'aime pas faire des choses techniques pour créer des harmonies. Je préfère la recherche de textures et les intonations. J'aime enlever le superflu et donner des arrangements à la fois très simples et complexes.*» C'est aussi cela, la voie intérieure qu'elle s'est trouvée.

Collaborateur
Le Devoir

Au Club Soda, le dimanche 5 juillet à 18 h.
Renseignements: 514 871-1881.
montrealjazzfest.com



FIJM

Hindi Zahra a choisi Marrakech, une ville dont elle ne connaissait à peu près rien, pour préserver une part d'inconnu et vivre «une espèce de vérité organique».

Hydro Québec présente

le festival INTERNATIONAL du

DOMAINE FORGET

20 JUIN au
23 AOÛT
2015

CHARLES RICHARD-HAMELIN

CONCERTS DU FESTIVAL

Vendredi 10 juillet 20 h
CHARLES RICHARD-HAMELIN, l'un des pianistes canadiens les plus prometteurs de sa génération offrira un programme dédié aux œuvres de CHOPIN.

Samedi 11 juillet 20 h
MARCIN DYLLA, reconnu comme l'un des guitaristes les plus doués de la planète!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Une exposition hors de l'ordinaire unissant 16 oeuvres monumentales d'artistes des États-Unis et d'Europe aux 9 créations contemporaines de l'exposition permanente.

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!
Du 7 juin au 30 août
10 h 30 à 12 h : 1^{er} service
12 h 30 à 14 h : 2^e service

12 juillet
CORDÂME
Éveline Grégoire-Rousseau, harpe
Jean Félix Mailloux, contrebasse
Mark Nelson, batterie et percussions

CAISSE DE DÉPÔT ET PLACEMENT DU QUÉBEC

PACTE RURAL 2014-2024

MRC DE CHARLEVOIX-EST

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec

Détails sur domaineforget.com 418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438)

CULTURE › MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

Lanaudière et Ottawa, deux festivals en quête de souffle

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival de Lanaudière s'ouvre ce samedi par un après-midi pianistique suivi d'un concert de Yannick Nézet-Séguin à l'amphithéâtre. Autre festival et ouverture, en lisière de l'Outaouais : Musique et autres mondes à Ottawa. Deux recettes très différentes pour conquérir un public déclinant.

Le Festival de Lanaudière est connu comme le plus grand festival au Canada. L'assistance 2013 et 2014 se monte, selon les organisateurs, à 55 000 spectateurs. À Ottawa, Musique et autres mondes (*Music and Beyond* dans son intitulé original anglais), fondé et dirigé par Julian Armour, en est à sa sixième édition. En 2013, les derniers chiffres d'assistance communiqués étaient de 37 500 visiteurs. Le parallèle est intéressant à tracer, car les deux institutions apportent des solutions contrastées à la raréfaction du public.

L'année de Scriabine et des chœurs

C'était avec un gros pincement au cœur que nous avons quitté l'amphithéâtre de Lanaudière le 25 juillet 2014 en constatant que la jeune mais déjà grande pianiste Beatrice Rana n'avait réuni qu'environ 400 spectateurs sous l'amphithéâtre et à peu près autant sur la pelouse. Cette année, la direction du festival ne prend pas le risque d'un récital de piano à l'amphithéâtre, formule qui avait pourtant réussi jadis (Yundi Li, Mitsuko Uchida...).

La recette 2015, elle, a fait ses preuves ailleurs : la musique chorale est souvent un bon pourvoyeur d'audiences, à commencer par les familles des choristes ! Ce samedi, lors de son seul concert à Lanaudière cet été, Yannick Nézet-



CHRISTINA ALONSO

Jean-Marie Zeitouni (ici lors du concert d'ouverture de 2012) a programmé le 11 juillet *Le pèlerinage de la rose* de Schumann.

Séguin dirigera la *Messe en fa mineur* d'Anton Bruckner, associée aux *Fresques de Piero della Francesca* de Martinu.

Jean-Marie Zeitouni, le 11 juillet, a programmé *Le pèlerinage de la rose* de Schumann. Plus grand public, le programme d'airs et chœurs d'opéras, le 25 juillet, avec Marie-Josée Lord, sous la direction de Julien Proulx, devrait rameuter les foules à l'amphithéâtre. Pour finir, la *Missa solemnis* de Beethoven sera dirigée par Kent Nagano le 1^{er} août.

Les recettes artistiques du Festival de Lanaudière ne dérogent pas des habitudes installées depuis de nombreuses

éditions. Le compositeur fêté en 2015 sera Scriabine, pour le 100^e anniversaire de sa mort. Il nous vaudra les deux grandes visites internationales de la programmation, celles des pianistes Alexander Melnikov et Benedetto Lupo. Le premier sera en récital à Joliette le 13 juillet. Le second jouera le *Concerto* de Scriabine à l'amphithéâtre, le 18 juillet, et les *Préludes* à Saint-Sulpice le 20 juillet. Avan Yu et Stewart Goodyear participeront également à l'hommage au compositeur russe.

Le Festival, qui a visé juste en renouvelant le visuel de sa brochure — une sympathique procession de rats laveurs musi-

ciens — se prolongera jusqu'au 2 août et présentera pour la première fois des concerts au Musée d'art et à la salle Rolland-Brunelle de Joliette.

Bouillonnement urbain

Julian Armour, à la tête de Musique et autres mondes, a une certaine forme de chance. Ottawa n'étant pas le théâtre de festivals en tous genres, il peut faire bouillonner un milieu urbain au rythme de la musique classique. La formule est donc celle de la cocotte-minute : 80 événements du 4 au 17 juillet à toute heure du jour et de la soirée. Par « événement », on entend aussi l'Exposition musicale pour la famille,

qui, à elle seule, proposera, ce dimanche de 10 h à 15 h, plus de 100 concerts, jeux et ateliers. Quant au gala d'ouverture, ce samedi soir, il réunira notamment le Quatuor Auryn, la soprano Marie-Eve Munger, le jeune pianiste Daniel Clarke Bouchard (piano).

Musique et autres mondes se distinguent consubstantiellement d'autres festivals par sa formule. Le nom de la manifestation renferme tout son concept : on y trouve les « autres mondes », qui viennent à la rencontre de la musique ou vice-versa. Le mercredi 8 juillet, une grande soirée musicale sera ainsi organisée au Musée des beaux-arts (la

National Gallery) avec des concerts disséminés à travers les salles du musée. Pour le concert de clôture, *Musique et cirque*, le 17 juillet, un trapèze sera installé dans la Dominion-Chalmers United Church ! Chaque journée développe ainsi un thème : cela va de musique, gastronomie et vins, avec un concert *Complètement toqué!*, à des thèmes inattendus comme *Musique et justice*, où la juge en chef du Canada évoquera les ennuis judiciaires des compositeurs dont on jouera la musique. D'autres thématiques seront cultivées, tel *Musique et holocauste*.

Lier la musique à d'autres formes artistiques ou à l'histoire, grande ou petite, répond, selon Julian Armour, à la raison d'être du festival, c'est-à-dire une réaction vivifiante à la disparition de l'exposition à la musique : « *J'ai trois enfants. Ils ne sont plus exposés à la musique à l'école et ce qui se passe à la radio au Canada est choquant et tragique* », constate-t-il. Content d'attirer les enfants et familles, ce dimanche, Julian Armour fera « chanter des chansons de pirates par une chorale sur un bateau de pirates remontant le canal Rideau » et se montre fier, entre autres exemples, d'avoir attiré le pianiste d'Astor Piazzolla pour une soirée de tango. Avec Musique et autres mondes, il tente « *plein de choses pour prouver que la musique peut toucher tout le monde* ». Nous vous promettons d'aller y faire un tour...

Le Devoir

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Renseignements et réservations : 1 800 561-4343, lanaudiere.org

MUSIQUE ET AUTRES MONDES

À Ottawa. Renseignements et réservations : 613 241-0777, poste 505. www.musicandbeyond.ca

29^e FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

L'Afrique multiple

YVES BERNARD

À l'image de la tendance des dernières années, le Festival international Nuits d'Afrique (FINA) offre une programmation éclectique avec quelques pointures comme Le Grand Méchant Zouk, Black Umfolosi, Zebda ou La Rue Ketanou, et son lot de découvertes, des plus acoustiques aux plus urbaines : en tout, 650 artistes s'amènent dans six salles montréalaises du 7 au 19 juillet. Pendant les cinq dernières journées, une programmation extérieure gratuite est offerte au Parterre du Quartier des spectacles.

Et pour ajouter à la fête, l'organisation est fière d'afficher l'achalandage record de l'an dernier : 180 000 visiteurs uniques, avec 1 300 000 entrées au total. « *Ces chiffres nous permettent d'entrer dans la catégorie des événements majeurs de la ville de Montréal. Ça nous ouvrira des portes pour un développement à plus long terme* », affirme Frédéric Kervadec, le principal programmeur du FINA.

Et la programmation 2015 ? Très prometteuse sur papier. Voyons ça par grandes tendances en commençant par l'Amérique latine, très présente cette année. Frédéric résume : « *Il se passe beaucoup de choses sur ce plan. C'est une musique très accessible, souvent trempée dans les racines africaines. Cette année, on bénéficie aussi des Jeux panaméricains et il y a une convergence de plusieurs artistes* ». Ici, mentionnons les artistes de la grande famille de la cumbia : Ondatrópica, Chico Trujillo et La Chiva Gantiva, en plus des célèbres Van Van qui reviennent, puis de trois talents montréalais : Akawui, Los Vieja et Chico Garcia y La Negra.

Il y a aussi la tendance « *urban Africa* » qui se développe constamment et pour le mieux : « *En travaillant leur musique sur informatique, les créateurs d'aujourd'hui font beaucoup d'échanges. Ils peuvent être traditionnels, mais ils font de plus en plus de mélanges avec de la musique urbaine comme le hip-hop, la soul, la*



FESTIVAL NUITS D'AFRIQUE

Le groupe H'Sao présentera son nouveau disque lors du festival.

pop, le funk et le jazz. » À ce chapitre, on retient le dancehall d'Admiral T, la ponction sud-africaine de Bongeziwe Mabandla, la pop plus légère de la guitariste Marema, le reggae folk rap du Sierra-Léonais Patrice et l'afrobeat pluriel d'Antibalas à l'international, en plus des créations d'ici comme le rap conscient de Vox Sambou, l'afro soul ouvert de Veeby et la musique brésilianisée de Bombolessé.

L'Afrique urbaine lorgne aussi l'électro et plusieurs nouvelles créations sont souvent regroupées sous le vocable world 2.0, l'apanage de la série Nuits d'Afrique Sound System, qui reçoit cette année Samito, afro-hipster montréalais au talent majeur, et deux D.J. de calibre : D.J. Greg de Villanova et Andy Williams. Ajoutons que Steffie Shock fera des sets de D.J. sur le site extérieur.

Collaborateur
Le Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

Du 7 au 19 juillet au Club Balattou, au Gesù, au Métropolis, au National, au Théâtre Fairmount, à la Sala Rossa et au Parterre du Quartier des spectacles. festivalnuitsdafrique.com

CINÉMA

SOUS LES ÉTOILES

présenté par FUNAMBULES MÉDIAS

LE DOCUMENTAIRE SOCIAL

DANS LES PARCS DE MONTRÉAL

PROJECTIONS GRATUITES



SEMAINE DU 6 JUILLET

LUN 06/07

LA MARCHÉ ASSI

Parc des Faubourgs | Ville-Marie

MAR 07/07

CITIZENFOUR

Parc Saint-Gabriel | Le Sud-Ouest

MER 08/07

KURDISTAN, DE GRÉ OU DE FORCE

Parc Laurier | Le Plateau-Mont-Royal

JEU 09/07

LA CORPORATION

Parc Edgar-Davies | Montréal-Ouest

DÉTAILS : cinemasouslesetoiles.org



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

François Avard et Benoît Pelletier racontent l'histoire d'un homme nanti confronté à un peuple résilient.

Humour humanitaire

Avec *Ego Trip*, François Avard et Benoît Pelletier écorchent nos petites misères

Forts de leur implication en Haïti, le scénariste François Avard et le réalisateur Benoît Pelletier signent *Ego Trip*, une comédie sociale où ils se moquent allègrement du mal de vivre nord-américain face à la misère du tiers-monde.

MANON DUMAIS

Animateur de talk-show arrogant et blasé, Marc Morin (Patrick Huard) ne trône plus au sommet des cotes d'écoute. Alors que le diffuseur menace de retirer son émission des ondes, Morin se rend, contraint par son agent (Antoine Bertrand), en Haïti afin de redorer son image en devenant porte-parole d'une ONG québécoise. Il aura pour partenaires de route une agente de communication ne pensant qu'en 140 caractères (Marie-Eve Milot), un photographe intense (Guy Jodoin) et un chanteur wannabe accro aux égoportraits (Gardy Fury).

Cette histoire d'homme nanti au bord de la crise de nerfs confronté à un peuple résilient, François Avard (*Les Bougon, c'est aussi ça la vie!*) l'a puisée au fond de lui-même alors qu'il revenait, dans un état mental précaire, d'un voyage humanitaire en Haïti, peu après le séisme de janvier 2010. «*Pour moi, c'était une comédie dès le*

départ, avoue-t-il. Je voulais exagérer les traits des gens avec qui je faisais ce fameux voyage, le repli sur son nombril du personnage principal — qui était moi dans ma propre petite misère. C'est un peu comme si Marc Morin, six mois plus tard, revoyait comment il était à son arrivée, ce ne pouvait donc qu'être risible. Au départ, Marc devait être écrivain, mais au Québec, les écrivains, on s'en câlice!»

Scripteur pour humoristes depuis une quinzaine d'années, scénariste du *Sens de l'humour* d'Émile Gaudreault (coproducteur d'*Ego Trip*), Benoît Pelletier a été repêché par la productrice Denise Robert en raison de son implication comme formateur d'humoristes en Haïti — au grand bonheur d'Avard. Contrairement à Patrick Huard, touché par le potentiel dramatique du scénario, Pelletier en a d'abord vu la dimension comique.

Avec un fond de culotte

«*La scène nous apprend le timing comique, explique-t-il.*

J'ai essayé de retrouver cette musique comique en étant le plus authentique possible afin que chaque personnage ait sa vérité. Ma préoccupation, c'était de recueillir le plus grand nombre de rires; grâce à François, j'ai eu la chance d'avoir une comédie avec un fond de culotte, qui dit socialement et personnellement quelque chose. Le défi, c'était de naviguer à travers la misère et d'arriver à faire rire les gens tandis que le personnage principal trouve sa rédemption.»

Bien que Benoît Pelletier louera le talent de François Avard au cours de l'entretien, il laissera tout de même tomber cette réflexion qui fera presque tomber le second de son siège: «*Ca me fait de la peine de le dire, mais l'image est plus importante que les mots au cinéma, où un regard en dit plus souvent qu'une longue réplique. J'ai appris qu'il fallait doser les deux. Je crois que mon expérience de réalisateur fera de moi un meilleur scénariste.»*

Rompu à l'écriture télévisuelle, Avard s'en est inspiré pour prendre le virage cinématographique: «*Cette histoire-là, je l'ai vue comme un film en par-*

tant. On est une génération d'auteurs de punch liners pour la scène, mais on a oublié l'écriture de gags visuels. Pour Ego Trip, il fallait sortir du liner pour aller vers la situation. Pour moi, Les beaux malaises a été une bonne école de gags visuels.»

S'ils évoquent une douloureuse gestation de neuf mois pour *Ego Trip*, l'aventure se clôt pourtant dans le bonheur: «*Le récit aurait pu se passer dans un autre endroit du monde où il y aurait eu une famine ou un tsunami, avance Avard. Les membres de la communauté haïtienne sont devenus des frères, des amis, et je trouve ça l'un qu'on se rende là-bas avec eux dans l'humour et l'émotion.»*

«*Les gens me disent avoir ri et été touchés à l'écoute d'Ego Trip. À la sortie du film, un jeune homme m'a dit qu'il voulait s'impliquer. C'est ce que j'appelle un bienfait collatéral du film: je ne m'y attendais pas et ça me fait vraiment plaisir»,* conclut Pelletier.

Collaboratrice
Le Devoir

Ego Trip prendra l'affiche le 8 juillet.

Le monde est glauque

UN PIGEON PERCHÉ SUR UNE BRANCHE PHILOSOPHAÏT SUR L'EXISTENCE (V.F. DE EN DUVA SATT PÅ EN GREN OCH FUNDERADE PÅ TILLVARON)

★★★^{1/2}
Comédie dramatique de Roy Andersson. Avec Holger Andersson, Nils Westblom, Charlotta Larsson, Lotti Törnross, Oscar Salomonsson et Jonas Gerholm. Suède, 2014, 100 minutes.

MANON DUMAIS

Dernier volet de la trilogie des vivants, *Un pigeon perché sur une branche philosophaït sur l'existence* (Lion d'or à Venise l'an dernier) se décline en une suite de saynètes où Roy Andersson se plaît à illustrer l'absurdité de l'existence. D'un tandem de vendeurs de farces et attrapes affichant une gueule d'enterrement (Holger Andersson et Nils Westblom) à un colonel solitaire scotché à son portable (Jonas Gerholm), en passant par un couple de danseurs de flamenco mal assortis (Lotti Törnross et Oscar Salomonsson), chaque petit récit de ce film choral atypique est mis en scène avec une précision maniaque, le cinéaste ayant finement composé chaque tableau aux teintes glauques de façon à ce que le spectateur s'amuse à trouver le détail insolite.

Évoquant avec leurs visages blafards les personnages désespérés de *Chansons du deuxième étage*, où un vendeur

de meubles la figure couverte de cendres nous guidait vers l'Apocalypse, et leurs gestes répétant inlassablement ceux de *Nous les vivants*, où l'amour fou d'une groupie pour une rockstar servait de phare dans le brouillard, les protagonistes d'*Un pigeon perché* (...) semblent prisonniers d'un cruel purgatoire. Pétri d'humour noir aux accents surréalistes, suintant le désarroi, l'univers d'Andersson rappelle le trait caricatural de Dürenmatt (*Play Strindberg*), un Tati sans la joie de vivre et un Kaurismäki sans la tendresse.

Alors qu'il fait évoluer ses personnages dans de longs plans-séquences fixes d'une minutie maniaque, suggérant une lente déambulation dans un musée comme dans la scène d'ouverture où l'on découvre le pigeon (empaillé) du titre, le cinéaste suédois ne parvient plus à cacher sa misanthropie. Volant entre la triste réalité et la rêverie inquiétante, entre le grotesque et le burlesque, l'œuvre fait amèrement craindre un manque d'inspiration de sa part. S'il réussit à dérouter, notamment avec cet intermède en 1943 chez une tenancière de bar boîteuse ou avec l'arrivée du roi Charles XII dans un pub, Roy Andersson menace de sombrer dans l'autoparodie à force de taper sur le même clou.

Collaboratrice
Le Devoir

Le film de Roy Andersson est une suite de saynètes où il se plaît à illustrer l'absurdité de l'existence.

Satire et suspense à combustion lente

ELLE L'ADORE

★★★★

Réalisation: Jeanne Herry. Avec Sandrine Kiberlain, Laurent Lafitte, Pascal Demolon. France, 2014, 104 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

«*Personne qui admire un chanteur ou un groupe de musique pop ou rock et qui le suit dans tous ses déplacements.»* Ainsi le Larousse définit-il le terme «groupie». Voilà qui résume parfaitement Muriel, dont la photo pourrait servir à illustrer la notule explicative. Une esthéticienne tellement sans histoire qu'elle se plaît à en inventer en série, des histoires, Muriel voue un véritable culte à Vincent Lacroix, un chanteur populaire de l'école des Gilbert Bécaud et autres Patrick Bruel. Depuis l'adolescence, Muriel assiste à chaque concert, toujours sur le parterre, au plus près de la scène. Reconnaisant, Vincent la salue par son prénom et son entourage la traite avec une amabilité gentiment condescendante. Or, lorsqu'un soir Vincent tue accidentellement sa compagne instable en légitime défense, plutôt que d'appeler la police, il frappe à la porte de Muriel...

Au fur et à mesure que l'état se resserre, Vincent, par lâcheté autant que par narcissisme, jette Muriel en pâture aux deux enquêteurs qui lui filent le train. Muriel, qui, ravie d'aider Vincent, mais de plus en plus soucieuse de ne pas finir en prison, va de confessions en af-

fabulations, la réalité semblant de plus en plus lui échapper.

Tout cela, c'est le premier degré.

À la fois satire et suspense à combustion lente, *Elle l'adore* repose sur une prémisse délicieusement tordue, en cela que son héroïne mythomane se retrouve confrontée à une situation encore plus extraordinaire que tous les mensonges qu'elle a l'habitude de débiter. Cela, c'est le second degré.

Fascinante Sandrine Kiberlain

Jeanne Herry, qui signe là un premier long métrage fort original, en connaît un rayon

sur les fans et les aléas du vedettariat. En effet, sa mère est l'actrice Miou-Miou (*Les valseuses, La lectrice*) et son père... le chanteur populaire Julien Clerc. D'où cette impression d'authenticité dans le traitement du quotidien de Vincent, un atout qui donne de solides assises à l'intrigue.

Loin de mépriser le personnage de Muriel ou de ridiculiser ses excès de dévotion, la scénariste et réalisatrice pose au contraire sur elle un regard plein d'empathie. Les crevasses béantes dans le vernis de l'idole qui craque l'intéressent davantage, manifestement.

Ingénieux, le scénario sur-

prend à chaque tournant. Ce qui ne surprend pas, en revanche, c'est l'interprétation de toute première force. En coqueluche plus pathétique que mal intentionnée, Laurent Lafitte (*Tristesse club*) est très juste. Quant à Sandrine Kiberlain (*mademoiselle Chambon*), elle fascine en madame Toutle-Monde qui finit par s'émanciper de la complicité artificielle à laquelle carbure l'industrie «pipole».

Cette comédienne-là est tellement éblouissante, tout le temps, que pour un peu, on deviendrait groupie.

Le Devoir

EXCENTRIS



LE BRUIT DES ARBRES
— FRANÇOIS PÉLOQUIN — 78 MIN.

ET AUSSI À L'AFFICHE :

UN PIGEON PERCHÉ SUR UNE BRANCHE PHILOSOPHAÏT SUR L'EXISTENCE
(v.f.stf.) — ROY ANDERSSON
LION D'OR — VENISE 2014

PHOENIX
(v.f.stf.) — CHRISTIAN PETZOLD

ANTOINE ET MARIE
— JIMMY LAROUCHE

LE SEL DE LA TERRE (v.o.stf.)
— WIM WENDERS ET JULIANO RIBEIRO SALGADO
CÉSAR DU MEILLEUR DOCUMENTAIRE 2015


ET AUSSI PLUS DE 70 FILMS SUR

LA PASSION D'AUGUSTINE
— LÉA POOL

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CINEMAEXCENTRIS.COM

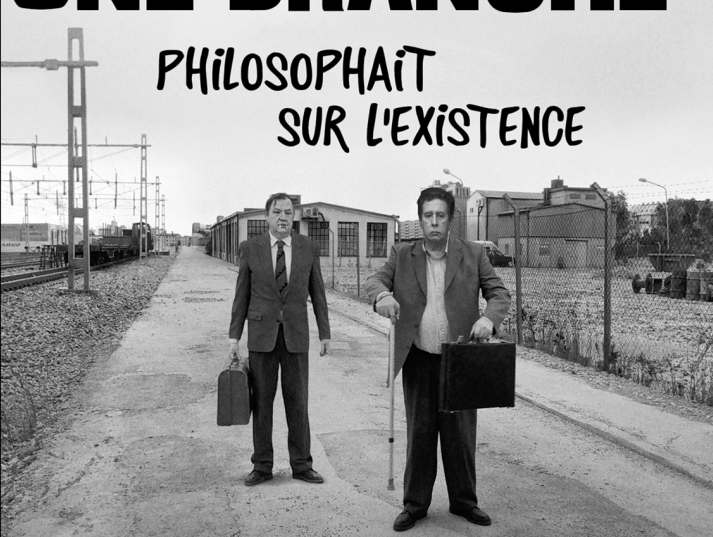
POÉTIQUE, DRÔLE ET ÉNIGMATIQUE



FESTIVAL DE VENISE 2014
LION D'OR

UN PIGEON PERCHÉ SUR UNE BRANCHE

PHILOSOPHAÏT SUR L'EXISTENCE



UN FILM DE ROY ANDERSSON

“À PLEURER DE RIRE”

★★★★ The Telegraph

“TORDANT”

★★★★

“UNE PERLE D'HUMOUR”

★★★★

“REJOUISSANT”

★★★★ le dauphiné

“DÉLICIEUSEMENT BIZARRE”

★★★★ VARIETY

AU CINÉMA LE 3 JUILLET 2015

MONTREAL
EXCENTRIS

ENGLISH VERSION
CINEMA DU PARC

QUÉBEC
CINÉMA LE CLAP

Vincent van Gogh, *Le postier Joseph Roulin*, 1888

MFA, BOSTON

Rapports Est-Ouest

À Québec, une expo de Boston traite de l'impact de l'art japonais sur l'art occidental

INSPIRATION JAPON – DES IMPRESSIONNISTES AUX MODERNES

Jusqu'au 27 septembre
Musée national des beaux-arts
du Québec

NICOLAS MAVRIKAKIS

L'hypothèse n'est pas nouvelle: l'art nippon aurait joué un rôle dans l'affirmation de l'art moderne en Occident. Avec maints exemples d'œuvres, les historiennes de l'art Helen Burnham, Sarah E. Thompson et Jane E. Braun tentent même de démontrer comment les artistes européens et états-uniens de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont été influencés — c'est le mot utilisé à de nombreuses reprises dans

l'expo — par l'art du Japon. Le moment initiateur de cette «influence» aurait été l'ouverture forcée par les armes des frontières du Japon par le contre-amiral états-unien Matthew Perry en 1853, après plus de deux siècles de Sakoku, de protectionnisme, d'isolationnisme nippon. Cette ouverture aurait entre autres alimenté la mode du japonisme — terme façonné en 1872 par le critique d'art Philippe Burty — en Occident. Voilà la théorie à la base de cette exposition montrée au Musée national des beaux-arts du Québec après avoir été présentée à Nashville, à Tokyo, à Kyoto et à Nagoya, où le Musée des beaux-arts de Boston possède un satellite.

En plus des nombreuses œuvres présentées dans les salles, le tout nouveau média-guide sur iPad du MNBAQ vous donnera une série d'importantes informations textuelles et d'images supplémentaires qui appuient cette démonstration. Vous y verrez des ressemblances thématiques et formelles entre le travail de Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Monet, Vallotton (et de plusieurs autres) et l'art de Hokusai, Hiroshige, Kunisada, Chikanobu... Le



MFA, BOSTON

Uoya Eikichi, *Le pont Suïdo et le quartier Surugadai (Suidōbashi Surugadai)*

Musée des beaux-arts de Boston détient la plus grande collection d'art japonais en dehors du Japon et elle présente ici plusieurs pièces exceptionnelles. Ce musée possède aussi des œuvres marquantes de l'art impressionniste, de l'époque postimpressionniste et de l'art nouveau... Cette expo ne manque donc pas d'œuvres majeures qui feront réfléchir à l'importance des échanges culturels.

Influences respectives

Il est intéressant de comparer l'approche de cette exposition à celle développée par le défunt historien de l'art Kirk Varnedoe, qui fut conservateur de la peinture et de la sculpture au Museum of Modern Art de New York. Dans son célèbre livre *A Fine Disregard: What Makes Modern Art Modern*, publié en 1990, ouvrage qui a grandement participé à transformer notre lecture de la modernité, Varnedoe analyse ces échanges artistiques et culturels entre l'Est et l'Ouest. Varnedoe expliquait alors comment ces interactions entre le Japon et l'Occident avaient été plus complexes et n'avaient pas fonctionné uniquement dans un sens. Il démontrait comment Hiroshige, Hokusai, artistes tant aimés par les Occidentaux, avaient eux-mêmes été fascinés par l'art européen et par les possibilités de jouer avec la perspective linéaire développée entre autres à la Renaissance. Varnedoe montrait en fait une concordance de préoccupation esthétique entre certains artistes japonais et occidentaux aux XIX^e et XX^e siècles. Il parlait même de «boomerang culturel»; le Japon aurait renvoyé à l'Occident ses questions formelles et thématiques... L'expo de Québec parle cependant peu de l'impact de l'art occidental au Japon. Varnedoe mettait aussi en garde contre cette lecture par influences artistiques ou sociales. L'artiste est plus qu'un être soumis aux charmes et à l'emprise d'une autre culture, mais est un individu s'appropriant délibérément des formes et des sujets pour tenter de transformer de l'intérieur sa culture.

CHAUVET

SUITE DE LA PAGE E 1

profondeurs psychologiques de l'individu haïtien.

L'écrivaine et conteuse Marie-Célie Agnant est une adepte de ce roman. «*Je l'ai lu, relu, cité. Je me suis autoproclamée ambassadrice de ce livre à un moment où on ne parlait pas de Marie Vieux*, dit-elle au *Devoir*, le sourire dans la voix. *Je trouve dans ce livre tout le non-dit que je sentais alors dans la société haïtienne de cette époque, révélé là. C'est une plume magnifique, sans concession. Elle décrit un régime qui n'en était qu'à ses premiers pas. Elle pose presque un regard de visionnaire. Au moment où on faisait taire tout le monde, elle a arraché les bâillons et a dit ce que beaucoup pensaient tout bas.*»

Et elle le fait avec une grâce littéraire, portée par des envolées insufflées par l'oralité de la colère, une violence latente, flagellante, autodestructrice et explosive, magnifique, indomptable. Exemple? «*Ma vie ne me suffit plus. Manger, faire marcher la maison, se saouler de sommeil, ce n'est pas vivre. Je veux autre chose. Comme vous, comme tout le reste du monde. Notre petit air serein, c'est pour donner le change; nos sourires satisfaits, c'est pour faire des envieux. Ça console, ça aide à vivre de laisser croire qu'on est des élus sur cette terre. Inutile d'épier votre intimité, je sais ce qu'elle est. Toutes les intimités se ressemblent. Pourquoi seriez-vous différents de moi-même? [...] J'ai découvert dans l'horreur de la solitude que la société ne mérite pas qu'on lui sacrifie un étron. Elle s'abrite derrière une barricade d'imbécillités. Elle est la première à estropier la liberté.*»

«*Le regard froid et objectif de Chauvet semblait n'épargner personne*, écrit encore Laferrière, qui a trouvé ce roman

mis à l'index chez sa mère il y a quarante ans, caché sous une pile de draps. *On avait déjà vu cela dans le temps, mais jamais de la part d'une femme. Enfin le grand roman qui expose les ficelles pourries de la dictature.*» Entre le pamphlet politique et l'écriture du corps, entre la narration classique et la pulsion, l'auteure trouve sa cohérence.

Et la rumeur, à ce moment de l'histoire, au moment où le livre sort? Elle chante que Duvalier serait entré dans une colère noire en lisant le texte. Que le mari de Vieux-Chauvet, alors que celle-ci est à New York, aurait racheté tous les exemplaires du livre pour les détruire, et éviter toutes représailles. L'auteure ne rentrera jamais en Haïti. Où que soit la vérité, elle rendra cette édition d'*Amour, Colère et Folie* à peu près introuvable. Sinon vendue sous le manteau dans une ou deux librairies, Marie Vieux-Chauvet décède des suites d'un cancer en 1973 à New York, à peu près inconnue. Sa voix, presque tue, n'est qu'un filet, que seuls quelques initiés connaissent. Le roman circule juste assez, distribué par ses enfants, qui ont récupéré les stocks de Gallimard, pour ne pas être complètement perdu.

Les éditions Zulma avaient ressorti le livre en 2005, sans réussir alors à le remettre pleinement en lumière. Elles ressortent 6000 exemplaires — un fort tirage —, espérant que ce livre trouve, enfin, après tours, détours et retards, ses lecteurs.

Le Devoir

AMOUR, COLÈRE ET FOLIE

Marie Vieux-Chauvet
Zulma

Paris, 2015, 512 pages



ILLUSTRATION TIFFET

«*C'est une plume magnifique, sans concession. Elle décrit un régime qui n'en était qu'à ses premiers pas. Elle pose presque un regard de visionnaire. Au moment où on faisait taire tout le monde, elle a arraché les bâillons et a dit ce que beaucoup pensaient tout bas.*»

L'écrivaine et conteuse Marie-Célie Agnant

GALERIE D'ART
Stewart Hall
ART GALLERY

5 juillet au 30 août 2015

**PESANT
COMME
UNE PLUME**

Jannick Deslauriers
Cal Lane
Clint Neufeld
Kristiina Lahde

Pique-nique vernissage
Dimanche 5 juillet, 14 h
(Activités à 10 h et à 12 h 30)

Entrée libre
INFO : 514 630-1254
www.pointe-claire.ca

Les paysages sont nouveaux avec d'autres yeux!

26 juillet
MAURICIE
BORÉALIS: histoire de l'Industrie papetière et l'art d'OZIAS LEDUC, sa dernière église

1^{er} août
VAUDREUIL
Une visite à la Maison FÉLIX-LECLERC et les GUITARES GODIN au MUSÉE RÉGIONAL VAUDREUIL-SOULANGES

4 août
LÉVIS
Internationale d'art miniature et Jardins du DOMAINE JOLY-DE-LOTBINIÈRE

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Collaborateur
Le Devoir

CULTURE › LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Dernière promenade avec Max

DOMINIC TARDIF

« Il a été fin jusqu'à la fin. Je suis tout plein de tout ce vide qu'il laisse en moi, tout plein de son absence. Phrases faciles, lieux communs. Qui disent vrai, mais sonnent creux. [...] Des phrases qui ne font pas de littérature, ou qui en feraient de la bien maigre », annonce d'emblée l'auteur, accablé à la fois par la douleur de la perte et par la conscience de la banalité de sa perte.

Mais il se trouve que ça en fait de la bonne, de la vraie littérature, cette chronique d'une sorte de deuil dont on tend à minimiser la portée. Comme pour s'offrir une dernière promenade au parc, juste pour que ça dure encore un peu, l'écrivain érige un monument à la mémoire de son défunt pitou. « Ce récit [...], je l'élabore de manière à maintenir un point d'orgue, un point d'orgue majeur, que je place au-dessus du dernier soupir de Max. »

Bien qu'en se tenant loin du

discours de la résilience, l'homme tentera d'extraire de ses souvenirs la lumière nécessaire pour juguler sa tristesse. Il se rappellera avec amusement l'impériale panique qui sourdait en lui au moindre objet suspect avalé par son beau bâtard, décrira avec le vocabulaire du rituel les longues et méditatives séances de brosseage qu'il lui offrait.

Max n'était pas un chien comme un autre. Il jetait sur les choses le sage regard du philosophe, « avait un grand sens de l'humour », insiste l'endeuillé, qui anthropomorphise moins qu'il rejette la posture du maître, à laquelle il privilégie celle de l'ami.

Sublime routine

Réflexion sur la nature de l'attachement, « oraison funèbre », calepin d'un flâneur: *L'école des chiens* impose d'emblée son charme grâce à son sujet pour le moins singulier. Combien de livres sérieux ont-ils été écrits sur la relation entre un homme

adulte et son animal de compagnie? « Il est clair qu'on nous reprochait un chagrin jugé excessif », rapporte Guénette au sujet de ceux qui l'exhortent à passer à autre chose. C'est précisément là la force de ce récit: rien n'y apparaît outrancier.

Grâce à une écriture trotinant au rythme lent de la contemplation, cette suite de réminiscences emprunte des détours qui n'en sont que dans la mesure où Max, par-delà la mort, guide toujours Daniel, que dans la mesure où les détours se transforment avec lui en avenues insoupçonnées.

« J'adorais renifler l'odeur de son oreille interne, toute rose, avec de petits poils doux. Je ne saurais dire en quoi consistait cette odeur, je ne saurais la décrire: quelque chose comme du miel de sarrasin », écrit le propriétaire dans un des passages les plus tendres de son élégie. Ses phrases pleines de doutes savent isoler dans la routine répétition des gestes ce qui appartient au sublime.

La figure de la mère condamnée par la maladie surgit comme pour suggérer que chacune des morts que l'on traverse, même celle d'un chien, ravive la douleur des deuils passés. En apparence digressive, cette « parenthèse maternelle » met en lumière la différence fondamentale entre les deux départs, celui de la mère rompant le cours normal des jours, alors que celui du chien, autrefois présent du matin au soir, creuse son vide à même le quotidien.

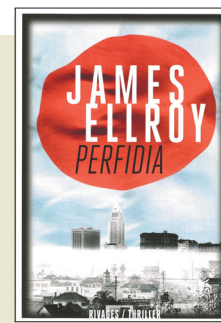
Plus qu'un livre sur un maître et son animal, *L'école des chiens* célèbre le pouvoir de l'écriture qui, chez Daniel Guénette, n'aspire pas à remplacer l'en allé, mais bien à en continuer la vie. Oui, Max remue toujours la queue.

Collaborateur
Le Devoir

L'ÉCOLE DES CHIENS

Daniel Guénette
Triptyque
Montréal, 2015, 269 pages

LA VITRINE



POLAR

PERFIDIA

James Ellroy
Traduit de l'américain
par Jean-Paul Gratias
Rivages
Paris, 2015, 834 pages

James Ellroy fait partie de cette rare catégorie d'écrivains tout aussi incontournables qu'insupportables: on l'adore ou on le déteste tout aussi copieusement. Portés par une écriture au souffle puissant et s'appuyant sur une documentation fouillée, ses livres, ses séries plutôt, ont pris l'allure de chroniques racontant les violences déchirant l'Amérique, et plus précisément Los Angeles, le « milieu » — les hommes politiques et les policiers corrompus qui s'agitent là. On lui doit des succès énormes comme *Le Dahlia noir*, *L.A. Confidential* et *American Tabloid*, tirés respectivement du *Quatuor de Los Angeles* et de la trilogie *Underworld USA*, qui couvrent la période de 1946 à 1972. Ce nouveau livre, qui amorce un deuxième *Quatuor de Los Angeles*, débute la veille de l'attaque de Pearl Harbor, le 6 décembre 1941, avec l'assassinat d'une famille d'origine japonaise, les Watanabe, au milieu de l'hystérie qui frappe L.A. devant l'imminence du conflit. Impossible de décrire la complexité des intrigues de ce monument presque balzacien qui porte fort bien son titre, mais on y verra, en plus jeunes, des personnages qui réapparaissent ailleurs (telle la Kay Lake du *Dahlia noir*) dans une autre série. On trouvera toutefois ici la même maîtrise, le même cynisme et le même talent qui ont fait de James Ellroy un des auteurs majeurs du noir américain.

Michel Bélair

Jean-Christophe Rufin
Le collier rouge

ROMAN

LE COLLIER ROUGE

Jean-Christophe Rufin
Folio
Paris, 2015, 176 pages



En 1919, un poilu, héros de la Grande Guerre, est emprisonné dans une caserne d'une petite ville du Berry. Son chien, qui l'attend dehors depuis des jours, jappe sans cesse et rend fou le géolier. Le soldat, Morlac, a fait quelque chose de grave, qui ne sera dévoilé qu'en fin de parcours. Le juge militaire, chargé de l'instruction, est sensible à la colère du prisonnier et cherche des moyens de le disculper, mais l'accusé ne veut rien savoir et revendique pleinement son geste (qu'il faut taire pour ne pas tuer le plaisir de lecture) et sa signification. Roman de guerre et d'enquête, ce livre est l'un des meilleurs de Jean-Christophe Rufin. Classique et élégant, son style est au service d'un récit psychologique et social riche, qui se veut un éloge subtil de la fidélité et une illustration de l'inhumanité typiquement humaine de la guerre. Quand il va à l'essentiel sans détour, Rufin est un excellent romancier.

Louis Cornellier



DOMAINE PUBLIC

Dans *La vallée tueuse* du Néerlandais Frank Westerman, la vérité est cette arène où s'affrontent les tenants de récits et de discours antagonistes pour lesquels les faits sont des armes, et les catastrophes naturelles en forme d'énigmes, comme celles du lac Nyos.

Les gaz délétères

LOUIS
HAMELIN

1986 Aussi bien dire la pré-histoire. L'ordinateur personnel et le téléphone portable sont des inventions dont on entend parler. Internet, sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, n'existe pas. La médiatisation instantanée des réseaux sociaux, non plus. Lorsque Haroun Tazieff, le célèbre volcanologue français, est contacté par l'Agence France-Presse, il décroche le combiné d'un vulgaire téléphone à fil. On veut son avis sur le mystérieux cataclisme qui se serait produit quelques jours plus tôt dans une vallée de l'ouest du Cameroun, d'où toute vie animale, y compris au moins 1200 *homo sapiens*, semble avoir été brutalement éradiquée par un nuage toxique. « On a entendu une explosion, un lac a viré de couleur et il y a eu une mortalité soudaine et massive parmi les hommes et les animaux. » Le phénomène a toutes les apparences d'un Bhopal naturel.

Sans la moindre hésitation ni la moindre idée précise de la situation sur le terrain, avant même de savoir les détails, le Français, avec cette belle assurance héritée de trois siècles et demi de pensée cartésienne, répond: « Le gaz toxique est un gaz carbonique. » La logique (le lac est situé sur une ligne de faille géologique, le CO₂ est plus lourd que l'air) alliée à l'expérience personnelle (Tazieff prétend avoir lui-même été, au cours d'une expédition au Congo, « submergé par une nappe de CO₂ », et, littéralement, « mis K.O. »),

confère à l'affirmation de Tazieff une autorité aux allures de confortable avance dans ce qui va rapidement devenir une course à l'explication entre experts rivaux.

Dans *La vallée tueuse* du Néerlandais Frank Westerman, la vérité est cette arène où s'affrontent les tenants de récits et de discours antagonistes pour lesquels les faits sont des armes, et les catastrophes naturelles en forme d'énigmes, comme celles du lac Nyos, l'équivalent d'une Coupe du monde. Comparaison qui ne paraîtrait sans doute pas déplacée à Westerman, lequel qualifie de « rumble in the jungle scientifique [...] — allusion au combat légendaire qui eut lieu à Kins- hasa, en 1974, entre Moham- med Ali et George Foreman » — la conférence de Yaoundé organisée en 1987 pour tenter de faire la lumière sur l'événement du lac Nyos. Cette foire d'empoigne pour spécialistes possède, elle aussi, son controversé Plus Grand, à l'ego démesuré. « Haroun Tazieff, boxeur amateur fervent, relevait chaque gant qui lui était lancé. »

Résoudre l'inconnaissable

« J'aime les histoires », annonce d'entrée de jeu l'auteur de *La vallée tueuse*. Qu'il s'agisse de faits réels, vraisemblables ou fantastiques. Comme écrivain, je plante régulièrement une nouvelle histoire dans la forêt de ce qui existe déjà. L'idée de ce livre lui est venue, dit-il, d'une exposition organisée autour de deux vaisseaux légendaires, l'un faisant voile vers les sommets de la théorie scientifique, l'autre issu des profondeurs du monde mythique: le *Beagle* de Charles Darwin et l'arche de Noé. Ce qui l'intéresse, de son propre aveu, étant moins la vérité elle-même que la manière dont les

divers récits, s'opposant, se complétant, naissent des faits, quand ils n'accouchent pas d'eux. Ou, pour reprendre sa formule: « Moins il y a de faits, plus il y a de récit. »

En 2011, lorsque Westerman, qui a déjà consacré au lac tueur du Cameroun un reportage, décide de reprendre ses recherches, la vallée, 25 ans plus tard, est toujours fermée par un dispositif militaire, et on ne sait toujours pas ce qui s'est passé exactement au bord de ce lac. « Nous devons veiller à ne pas ordonner les faits de sorte qu'ils racontent notre histoire. Nous devons donner aux faits le temps de nous raconter leur propre histoire », prévient un chercheur. Sur le terrain scientifique, c'est déjà passionnant. Mais ce dernier, au cœur de l'Afrique équatoriale, montre vite ses limites. « La curiosité humaine ne peut se satisfaire de ce qui est incomplet, absurde ou inconnaissable. Faute de mieux, nous inventons ce qui manque. »

L'auteur de cet ouvrage composé avec autant d'habileté que de liberté, rappelant la meilleure non-fiction américaine, nous convie ainsi à une traversée des trois grands récits qui superposent leurs systèmes interprétatifs au-dessus de cette Vallée de la Mort camerounaise. Au *Le gaz toxique est un gaz carbonique* de la science répondent bientôt le ratoureux *Rien ne se produit sans raison* des religions, et le *La réalité dépasse la logique* d'une pensée animiste ne demandant qu'à recycler ses fécondes superstitions dans une veine conspirationniste de bon cru, inventive à souhait. S'il faut en croire Frank Westerman, de très nombreux Camerounais sont aujourd'hui convaincus que la force invisible qui secoua, ce jour-là, la

surface d'un lac de cratère africain et tua 1746 personnes a été causée, non par une éruption phréatique, ou une libération accidentelle du CO₂ emmagasiné dans les couches limniques profondes, mais bien par une bombe secrètement testée sur la population locale par, au choix: le président de la « démocratie » du Cameroun, les Israéliens, les Américains, les Français...

Un lancement de la revue *Ciel variable*. Je ne connaissais pas un chat. Je venais de remporter le Gouverneur général. Elle s'est avancée vers moi et m'a dit: « Je suis contente que ce soit toi... » Le mince sourire. Les yeux, immenses. Derrière Hélène Monette s'est présenté Yves Boisvert, la main tendue. Ce soir-là, autour d'une table de cuisine pas loin, j'ai vécu ma première sortie dans le monde des vrais écrivains: les poètes, à parler sans fin, boire du vin, fumer comme si la nuit qui s'étendait devant nous était la vie.

Une de ces soirées où on finissait par perdre le plafond de vue, littéralement, dans des nuages chargés de goudron et de nicotine. Deux cancers du poumon.

Un beau jour de juin, un de ces jours où, des platebandes de l'Estrie aux grands espaces du golfe, éclouaient les roses apprivoisées ou sauvages, l'une d'elles nous a quittés, avec toutes ses épines. La science n'a peut-être pas répondu à tout. Mais elle s'avère, la plupart du temps, effroyablement exacte.

LA VALLÉE TUEUSE

Frank Westerman
Traduit du néerlandais
par Annie Kroon
Christian Bourgois
Paris, 2015, 395 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 22 au 28 juin 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Six minutes	Christine Brouillet/Druide 1/5
2	Baiser • Tome 2 La vengeance de la veuve joyeuse	Marie Gray/Guy Saint-Jean 2/3
3	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance	Anne Robillard/Welkam 6/12
4	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/Apothéose 4/6
5	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 3 Escarpins...	Nathalie Roy/Libre Expression 3/6
6	Maudits bas jaunes!	Marie-Millie Dessureault/Mortagne 7/6
7	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean 10/2
8	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Marie-Pierre Charland/Hurtubise 9/12
9	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise 5/12
10	Les 7 secrets de mon ex	Judith Bannon/Les Éditeurs réunis 8/5

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans étrangers	
1	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel -1/1
2	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 2/5
3	Marquée à un inconnu	Sylvia Day/Flammarion Québec 6/2
4	L'instant présent	Guillaume Musso/XO 1/14
5	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 4/20
6	Dans la ville en feu	Michael Connelly/Calmann-Lévy 3/9
7	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 5/4
8	After • Tome 3 La chute	Anna Todd/Homme 8/5
9	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès 7/12
10	Codex 632. Le secret de Christophe Colomb	José Rodrigues dos Santos/HC 9/42

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais québécois	
1	La souveraineté en héritage	Jacques Beauchemin/Boréal 2/3
2	Dany Laferrière à l'Académie française. Discours de réception	Dany Laferrière/Boréal 3/2
3	La souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain	Jacques Parizeau/Michel Brûlé -1/1
4	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 4/7
5	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 1/34
6	Second début. Cendres et renaissance du féminisme	Françoise Pelletier/Atelier 10 6/7
7	Ping-pong	Zviane/Pow Pow 10/4
8	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute 8/5
9	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique...	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute 7/2
10	Sortir le Québec du pétrole	Collectif/Somme toute -1/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais étrangers	
1	1000 coups de fouet. Parce que j'ai osé parler librement	Rafif Badawi/Édito 1/2
2	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 2/19
3	Laissez-nous faire! On a déjà commencé	Alexandre Jardin/Robert Laffont 3/5
4	Remèdes mortels et crime organisé	Peter C. Goltzsch/PUL 4/7
5	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux 6/16
6	Cosmos. Brève encyclopédie du monde	Michel Onfray/Flammarion 1/77
7	L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones	Nicholas Lemke Andre Vitchek/Écosociété 5/8
8	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 8/4
9	L'hydre mondiale. Colloquaire bancaire	François Morin/Lux -1/1
10	C'est la vie!	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel -1/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

CULTURE › ESSAIS

Est-il possible d'humaniser les conflits militaires ?

LOUIS CORNELIER



La guerre, c'est toujours laid, brutal et déplorable. Or, « ce qu'il y a de pis, écrivait Voltaire, c'est que la guerre est un fléau inévitable ». Est-il possible, malgré tout, de moraliser ce déferlement de violence ? Le politologue Jean-François Caron s'attaque à cette grave question dans *La guerre juste*, un essai de philosophie morale.

De nombreuses normes internationales encadrent les actions guerrières : distinction entre combattants et civils, traitement humain des prisonniers de guerre, interdiction de la torture, etc. Toutefois, ces normes, souvent transgressées, sont parfois datées et ne prennent pas toujours en compte les réalités des conflits contemporains. Caron, dans le style limpide qui caractérisait son précédent essai portant sur la politique étrangère canadienne (*Affirmation identitaire du Canada*, Athéna, 2014), aborde justement ces nouveaux enjeux, dans le but d'actualiser la réflexion sur le concept de guerre juste. Le parcours est très éclairant.

Privatiser la guerre

Phénomène méconnu, la présence de firmes militaires et de sécurité privées sur les champs de bataille est de plus en plus imposante. Lors de la guerre du Golfe, en 1991, on trouvait 60 soldats issus des armées nationales pour un employé de firme privée. En 2011, « le nombre de militaires privés avait même dépassé celui des soldats nationaux » dans les forces engagées sur le sol irakien. Les armées nationales, aujourd'hui, fonctionnent donc à la manière du partenariat public-privé. Les politiques d'austérité incitent les États à sous-traiter l'engagement militaire.

Cette nouvelle réalité entraîne plusieurs problèmes éthiques, notamment l'impunité des acteurs privés et l'influence du privé dans l'élaboration des politiques de défense. Ces problèmes, écrit Caron, ne sont toutefois pas insurmontables.

Il y a pire : les firmes privées,



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Jean-François Caron parle d'un dilemme éthique : tuer une personne blessée et désarmée est illégitime, mais la laisser souffrir, en sachant qu'elle n'est pas guérissable, l'est tout autant.

motivées par le profit, ne sont pas soumises à la sanction démocratique et foulent aux pieds les critères de la guerre juste : légitime défense et souci humanitaire. Ces firmes servent parfois des régimes injustes (Mobutu, Kadhafi) et « n'ont aucun intérêt à contribuer à la cessation des conflits » qui les enrichissent. En Sierra Leone, par exemple, deux firmes « auraient accepté des contrats de deux groupes opposés dans un même conflit ». Privatiser la guerre, on le voit, ne contribue certes pas à la moraliser.

Les normes imposent, sur le champ de bataille, de respecter les soldats blessés. Que penser, alors, de ces militaires qui tuent un combattant très gravement blessé, allié ou ennemi, dans le but de mettre fin à ses souffrances ? Caron parle d'un dilemme éthique : tuer une personne blessée et désarmée est illégitime, mais la laisser souffrir, en sachant qu'elle n'est pas guérissable, l'est tout autant.

Le meurtre par compassion n'est pas permis dans le Code de justice militaire. Caron, pourtant, le défend, en faisant appel au principe de désobéissance éthique, qui impose à un soldat de désobéir à un ordre illégal. Deux critères doivent cependant être respectés : le meurtre doit être animé par la compassion, et non par l'utilité

militaire, et la victime ne doit pas être soignable.

Robotiser la guerre

L'exercice de cette désobéissance suppose le soldat capable de jugement moral. Or, actuellement, dans une intention de créer des « supersoldats », des armées expérimentent des médicaments qui altèrent les capacités psychiques des combattants. Certaines de ces drogues permettraient d'éliminer l'anxiété et la peur, voire d'effacer les souvenirs.

S'il considère acceptables des techniques externes au corps humain, comme cet exosquelette qui augmente la force et l'endurance, Caron rejette, d'un point de vue éthique, les médicaments qui affectent le libre arbitre des soldats, les rendant ainsi non criminellement responsables d'éventuels crimes de guerre.

Pour des raisons semblables, le politologue conteste le caractère moral des robots militaires autonomes, c'est-à-dire capables d'opérer sans contrôle humain. Il exprime des réserves quant à l'utilisation des drones (une arme non autonome), mais en reconnaît la légitimité si et seulement s'ils servent comme stratégie de dernier recours pour protéger des civils, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Caron, dont la morale se

veut pragmatique, en arrive à la même conclusion en ce qui concerne la torture, qui ne serait acceptable que comme dernier recours, dans une situation d'extrême urgence, pour sauver des civils. Sa réfutation de l'inutilité de la torture est toutefois peu convaincante.

Faut-il, enfin, négocier avec les talibans, en Afghanistan, tout en sachant que, même s'ils prétendent vouloir rejeter le terrorisme, ils réservent un traitement inique aux femmes ? Dilemme éthique, encore une fois, qui consiste à choisir entre la pacification et un principe fondamental. Caron se dit prêt à ce compromis pragmatique, en comptant sur la démocratie afghane naissante pour améliorer la situation des femmes à long terme.

Fin connaisseur des multiples théories de la guerre juste, Jean-François Caron ne craint pas d'aborder avec transparence des sujets épineux qu'on préfère souvent oublier. Il choque parfois, mais toujours il fait réfléchir et se mouille. C'est méritoire.

louisco@sympatico.ca

LA GUERRE JUSTE
LES ENJEUX ÉTHIQUES
DE LA GUERRE AU XXI^e SIÈCLE
Jean-François Caron
Presses de l'Université Laval
Québec, 2015, 158 pages

BIOGRAPHIE

Actualité de Roland Barthes

Une première « vraie » biographie de l'intellectuel français, et un exercice d'admiration

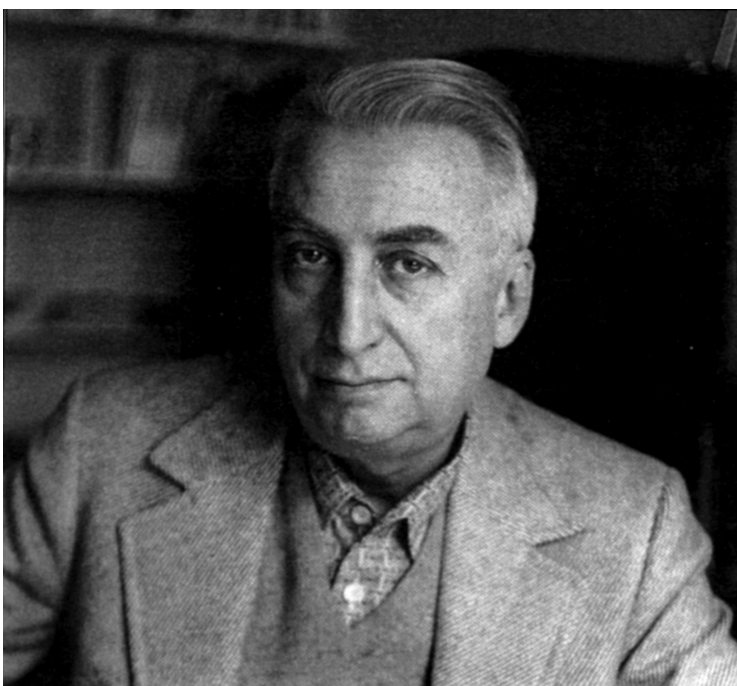
CHRISTIAN DESMEULES

Rappé par une camionnette le 25 février 1980 à proximité du Collège de France, le cénacle parisien où il enseignait, Roland Barthes meurt un mois plus tard, en dépit de ses multiples fractures, à la suite d'une banale infection nosocomiale. « Toute biographie est un roman qui n'ose pas dire son nom », écrivait Roland Barthes en 1971.

Le récit de la mort, à 61 ans, de ce critique de génie, chercheur-écrivain, professeur vedette et aussi un peu gourou intellectuel de son époque, un peu romanesque lui-même, pourrait peut-être rejoindre aujourd'hui ses fameuses « mythologies », tant s'y condensent l'icône, le tragique et l'absurde.

Le centenaire de sa naissance, et le cortège de publications qui l'accompagne, vient nous rappeler, s'il le fallait, sa formidable acuité, son actualité, sa nécessité même. Sa phrase limpide et solaire semble à des années-lumière de la sécheresse académique qui contamine notre époque, alors que la vitesse et l'inculture font partout des victimes — jusqu'au cœur même de l'université.

Il suffira de piocher au hasard de l'œuvre pour s'en apercevoir. Que ce soit dans ses *Mythologies*, où il est capable de broder sur la coupe de cheveux de l'abbé Pierre, le steak-frites ou les spectacles de *strip-tease*. Dans sa patiente autant que passionnée exploration des



LE SEUIL

Roland Barthes

codes vestimentaires (*Le système de la mode*) ou romanesques (*S/Z*). Dans sa déconstruction des haïkus japonais (*L'empire des signes*). Ou encore dans sa « lecture » du passé simple — que certains journalistes auraient intérêt à découvrir — dans *Le degré zéro de l'écriture*, le livre qui en 1953 a fait connaître ce jeune intellectuel critique opposé à toute forme de confort intellectuel.

Les archives de Barthes ayant été il y a peu complètement ouvertes, Tiphaine Samoyault a pu être la première à avoir accès à l'ensemble de ses

documents personnels : correspondance privée, agendas méticuleux, fragments inédits, projets de livre. Elle a donc pu prendre en compte l'immense fichier tenu par Barthes tout au long de sa vie : 17 000 fiches. Un monstre documentaire devenu peu à peu une sorte de journal intime : lectures, choses vues, projets de livres, ébauche romanesque.

La valeur de cet immense travail de biographe s'éclaire d'elle-même.

L'admiration

Fidèle des fameux sémi-

naires de Barthes à l'École pratique des hautes études de 1972 à 1976 (il a aussi été le directeur de sa thèse consacrée à Sade), la romancière, essayiste et universitaire Chantal Thomas condense et revisite dans son *Pour Roland Barthes*, « exercice d'admiration et de reconnaissance », quelques textes déjà publiés entre 1992 et 2014.

« Ses livres s'opposent à ce qui éteint ou refrène en nous l'effort de comprendre, écrit Thomas. Ils sont un antidote à tous les registres de l'anti-intellectualisme, du coup de cœur au coup de poing. Ils manifestent l'intelligence comme plaisir et comme arme. »

Marquée au fer par un amour de la langue, ni passiste ni compassé, l'œuvre de Barthes est aussi, on le comprend à la lecture de cette biographie, le récit d'une longue avancée vers l'écriture romanesque — qui n'aura jamais pu aboutir.

Et un voyage, en prime, au cœur d'une des époques les plus fascinantes de la vie intellectuelle et politique des derniers siècles.

Collaborateur
Le Devoir

ROLAND BARTHES
Tiphaine Samoyault
Seuil
Paris, 2015, 720 pages

POUR ROLAND BARTHES
Chantal Thomas
Seuil
Paris, 2015, 144 pages

L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

COLLECTIF SOUS
LA DIRECTION
D'YVON RIVARD
ET DE
SARAH ROCHEVILLE

Figures de compassion

« Écrire sur la compassion amène à descendre jusqu'aux fondements de l'être humain. C'est ce que font onze auteurs, dont Bernard Émond, sous la forme de nouvelles, de témoignages ou d'essais dans ce recueil très inspirant [...] »

Éric Dupont, *L'actualité*

NANCY HUSTON

Bad Girl

Classes de littérature

« C'est teinté d'un humour noir, du fantôme de ses inspirations de toujours, dont l'omniprésent Romain Gary. Nancy Huston y explore la frontière de la fiction, raconte sa naissance en Alberta, ses multiples déménagements et les blessures qui ont formé l'écrivaine qu'elle est devenue. »

Natalia Wysocka, *Métro*

SIRI HUSTVEDT

Un monde flamboyant

« [Ce livre] jouxte dans le fil conducteur de la fiction les concepts théoriques qui animent la curiosité intellectuelle de son auteure. [...] Siri Hustvedt n'a pas fini de briser les frontières entre les domaines de la connaissance et de la création. En ce sens, ses écrits sont, en soi, des mondes flamboyants. »

Sylvie St-Jacques, *La Presse*

MARIE-SISSI LABRÈCHE

La vie sur Mars

« Avec son quatrième roman, Marie-Sissi Labrèche opère un virage étonnant... et réjouissant. [...] Malgré l'aspect dramatique de *La vie sur Mars*, une légèreté balaise le roman. Personnages truculents, dialogues vivants. [...] Beaucoup de drôlerie, beaucoup de fantaisie ici. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec